

blier, votre nom, votre image, nos rencontres, tout, excepté que je vous aime et que je ne vous maudirai jamais !

—Maintenant, adieu. J'ignore si la révolution qui vient de s'accomplir ouvre pour moi quelques avenues, applanit quelques obstacles. Je ne l'ai ni désirée ni approuvée ; pourtant les idées qui lui ont servi de préliminaire et de passe-port doivent favoriser l'ambition des hommes sans naissance et sans nom, qui n'apportent dans l'arène commune que l'intelligence et le travail. S'il en était ainsi, si, à force d'énergie et de courage, j'arrivais un jour à cette renommée, blason suprême qui égalise tous les autres, et si alors !... Mais pourquoi rêver toujours ? pourquoi revenir à de folles espérances qui toutes me ramènent vers vous ? Ah ! c'est parce que je vous retrouve encore en elles, que je n'ai pas la force d'y renoncer !

—Adieu encore. Quel que soit l'avenir de ma destinée, votre nom luira toujours comme un phare pour ma conscience, s'il ne doit pas l'être pour mon cœur. Je périrai peut-être dans la lutte, mais je ne faillirai point : et si je n'espère pas vous faire regretter un jour de m'avoir repoussé, je suis sûr du moins que vous ne rougirez jamais de m'avoir connu. Adieu."

Après avoir écrit cette lettre, Napoléon Potard courut la porter à l'hôtel de Tresmes ; il traversa les rues de ce faubourg Saint-Germain, naguère si brillant, alors solitaire et triste comme une nécropole. Arrivé au No. 12 de la rue de Babylone, notre héros frappa.

—Pour madame la marquise de Tresmes, dit-il en présentant sa lettre au fidèle Germain, immobile dans sa loge.

—Madame la marquise est partie, dit le concierge.

—Partie, et depuis quand ?

—Depuis hier.

—Et où est-elle allée ?

—Aux Eaux d'abord, pour la convalescence de mademoiselle Marie. Ensuite elle compte passer quelques années en Italie.

Et le guichet de la loge se referma.

Quelques années ! murmura tristement Napoléon Potard, et il lui sembla que son étoile, déjà si tremblante dans un ciel si sombre, achevait de s'y effacer.

.....

Mais pourquoi prolonger cette mélancolique phase de notre récit, en retraçant toutes les vaines recherches, tous les douloureux mécomptes de notre héros ? Quatre ans s'écoulèrent pendant lesquels il ne put ni retrouver une trace qui le ramenât vers l'unique but de sa vie, ni se créer une occupation digne de fixer ses facultés inactives. Pendant ces quatre ans, Napoléon Potard ne fut préservé du découragement et du désespoir que par son énergie naturelle et cette secrète espérance qui résistait à tout. Vers la fin de novembre 1834, il rencontra Cyprien Sureau, qui, entré depuis 1830 dans la vie politique, avait eu force vicissitudes. Ce jour-là il ne semblait plus le même homme ; on voyait qu'une grande révolution physique et morale s'était accomplie en sa personne : l'excommis voyageur avait fait peau neuve. Quant à Napoléon Potard, il était plus triste que jamais.

—Eh bien ! mon ami, que m'annoncez-vous de bon ?

—Tout bêtement que me voilà rai is sur l'eau... Mais, continua Cyprien avec une sorte d'embarras comique, il m'a fallu faire de grands sacrifices.

—Achevez-les, mon cher, en me les racontant.

—Oui, on s'est mêlé cette fois-ci de mes vertus administratives, et l'on m'a nommé... chargé d'affaires auprès d'une petite cour du Nord.

—Ah ! fort bien : je vous félicite.

—Mais ce n'est pas tout... on dit